

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



Appel à nos amis.

—
SOUSCRIPTION NATIONALE

POUR LE

Développement de l'éducation civique et militaire

DE LA JEUNESSE FRANÇAISE,

ouverte et recueillie par les soins de la *Ligue de l'Enseignement*.

Conseil général, 175, rue St-Honoré, à Paris.

— La *Ligue française de l'Enseignement*, dans son dernier congrès du mois d'avril, avait pris une série de résolutions, visant toutes au même but, organiser en France l'éducation civique et militaire. Elle ouvre aujourd'hui une grande souscription nationale pour subvenir aux dépenses que nécessitera cette organisation. Le conseil général de la Ligue, composé de MM. Jean Macé, Henri Martin, Testelin, Journault, etc., fait un pressant appel à tous ceux « qui, se souvenant des épreuves du passé, ont au cœur le souci de la sécurité et de l'avenir de la patrie. » Un appel fait en vue d'une œuvre aussi importante ne peut manquer d'être entendu.

Il le sera particulièrement par nos amis et nos FF. E. C. qui, les premiers, ont pris en mains la cause nationale de l'enseignement et ont si puissamment aidé à en fonder la Ligue.

L'éducation civique et militaire n'est que la suite et l'achèvement de l'œuvre de relèvement entreprise par la Ligue de l'Enseignement.

Maintenant que par la loi sur l'instruction obligatoire, l'organisation scolaire est terminée, et que l'enseignement primaire est assuré à tous les enfants, il s'agit d'en faire des hommes capables de se gouverner eux-mêmes et d'acquérir les qualités physiques

Juillet 1882

I

et morales nécessaires à la lutte de l'existence. Il faut former des générations saines, alertes, vigoureuses, capables de défendre la patrie le jour où elle serait menacée.

C'est à ce grand objet que le conseil général de la *Ligue de l'enseignement* veut consacrer la puissante organisation de la *Ligue*. Il se propose de former dans chaque canton de France un cercle d'éducation nationale subdivisé en sections par communes et qui aura pour but d'organiser pour les jeunes gens sortant de l'école, jusqu'à l'âge de 20 ans, l'instruction gymnastique et militaire, au moyen d'exercices hebdomadaires et de réunions cantonales périodiques.

C'est pour venir en aide à ces institutions, dont les citoyens de bonne volonté, déjà en rapport avec la *Ligue* auront pris l'initiative, qu'il est fait appel à tous les patriotes.

Les souscriptions qui nous sont adressées seront publiées dans la *Revue spirite* et dans le bulletin de la *Ligue de l'Enseignement*. Les personnes qui voudront bien se charger de faire circuler des listes de souscription sont priées de s'adresser à la Revue Spirite, 5, rue des Petits-Champs. Tous mandats et chèques à toucher doivent aussi lui être adressés.

Démonstration positive de l'existence de Dieu.

PREMIÈRE LEÇON.

DÉFINITION DU MOT DIEU.

Les querelles, les guerres, les divisions entre les hommes viennent toutes d'ignorance ou de faux savoir et reposent presque toujours sur des malentendus.

En attendant que l'instruction, plus répandue et mieux comprise, ait chassé l'ignorance et le faux savoir, peut-être pourrait-on mettre fin à beaucoup de malentendus qui en proviennent. Il faudrait pour cela qu'avant de batailler entre eux et de s'aigrir, les hommes consentissent à s'entendre sur le sens des mots. Ceux-là surtout ont besoin d'être expliqués qui expriment des choses ne tombant pas sous les sens.

Le mot Dieu est peut-être celui sur lequel on s'entend le moins. Plus que tout autre terme, il a besoin d'être défini, et c'est justement ce qu'oublie ceux qui en disputent, soit pour nier, soit pour affirmer son existence.

Ne commettons pas cette faute.

Mais, nous dit-on, comment définir Dieu ?

Il ne s'agit pas de définir Dieu — si Dieu est, il saura bien, comme tout ce qui vit, se définir lui-même en s'objectivant : — il s'agit de dire quelle est l'idée que nous nous en faisons. Voulant parler de Dieu à des gens qui l'ignorent ou ne s'en font pas la même idée que nous, nous devons, si nous voulons être compris, expliquer tout d'abord le sens que nous attachons à ce terme.

On dit encore que Dieu appartient à la catégorie de l'idéal, ce qui revient à dire qu'on se trouve en présence d'une idée pure, mais on ne prouve pas que cette idée pure ne se réalise point ou ne soit pas l'*image* d'une réalité correspondante. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mot Dieu exprime une idée dont le *sujet* est invisible, car personne n'a jamais vu Dieu, mais n'y a-t-il que le visible qui soit et ne nous est-il pas donné, pour parler le langage de saint Paul, « de connaître le visible par l'invisible ? » Mon moi conscient est invisible, même à mes propres yeux, et aussi ma raison, ma sensibilité, mon sens moral. Vais-je donc douter de mon existence ? Et les autres n'en seront-ils pas convaincus également, lorsqu'ils verront ces attributs, qui caractérisent l'être que je suis, s'*objectiver* au dehors et se manifester par des actes ?

Eh bien, il en est de même de Dieu. L'idée que nous nous en faisons correspond à la plus grande des réalités. S'il est vrai que la réalité doit être placée dans ce qui tombe sous les sens, en est-il une plus grande que l'Univers pris dans son immensité phénoménale ?

Quand nous prononçons le mot *Univers*, nous entendons sans doute l'ensemble des choses, mais plus particulièrement cette totalité d'objets ou de phénomènes, qui affecte nos sens par la variété infinie de ses formes changeantes. Tous les mondes, tous les astres qui roulent dans l'espace, tous les corps célestes ou terrestres, tout ce qui apparaît matériellement, tout ce qui est, fut ou sera, manifesté objectivement, c'est là ce que nous appelons l'Univers.

Eh bien, rien de tout cela n'est Dieu, bien que tout cela nous le raconte.

Mais est-ce donc là tout ce qui est ?

Non, ce n'est là qu'un aspect de l'univers, l'aspect changeant et divers, varié et multiple de ce qui passe et va se transformant sans cesse.

Derrière tout ce qui passe, il y a ce qui ne passe point, ce qui est immuable et maintient l'ordre éternel de l'Univers.

C'est que l'Univers n'est pas seulement *pluralité*, il est aussi *unité* ; comme son nom, si bien fait, l'indique, il est à la fois UN et DIVERS (1). Le *un* est ce qui dure, ce qui permance à travers les changements, parce qu'il est ce qui *unit*. Unit quoi ? Tous les rapports et les fait concourir ensemble (*unà*), de telle sorte que toute cette variété phénoménale, si diverse et si changeante, qui se manifeste à nos regards lorsque nous considérons l'Univers matériel, forme un tout harmonique régi par des lois constantes, qu'il est donné à notre esprit de connaître en étudiant les êtres en eux-mêmes et dans leurs relations. Cet UN, immense, éternel, mais que nous ne pouvons connaître que par les manifestations de l'Univers phénoménal limitées dans le temps et dans l'espace, cet UN qui embrasse tous les rapports pour les harmoniser en les universalisant, c'est ce que nous appelons DIEU, et nous le définissons : « l'Unité universelle. »

Cette définition qui nous permettra de déterminer désormais le rôle de Dieu dans le monde, nous autorise à distinguer nettement l'unité intelligible de la pluralité phénoménale, sans cependant que nous puissions jamais séparer ces deux termes l'un de l'autre. L'Unité universelle et la pluralité universelle sont inséparables comme la cause l'est de l'effet, comme la loi l'est du phénomène. On ne peut pas plus comprendre l'*un* sans le *multiple*, et réciproquement, qu'on ne comprendrait qu'une médaille ait une face sans avoir son revers. De plus, s'il est vrai que le visible nous fasse connaître « l'invisible », c'est à la condition que « l'invisible » s'objective sans cesse dans « le visible » et que celui-ci soit constamment l'expression fidèle de celui-là. Ce qui nous permettra de conclure à une création incessante, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin. Mais n'anticipons pas, et n'attribuons rien à l'Unité subjective (*Dieu*) qui n'ait été manifesté par l'objectivité phénoménale (*monde ou univers matériel*).

Ch. FAUVETY.

(La 2^{me} leçon au prochain numéro).

(1) *Universus* lat. de *Unà* ensemble, et *vertere* ou *versare*, changer tourner.

LA VIE

FATALITÉ — LIBERTÉ — CONSCIENCE.

Est-il un homme, parmi nous et sur toute la terre, qui n'éprouve pas une satisfaction, qui ne ressente pas un épanouissement, après avoir fait ce qu'il croit être le bien ?

En est-il un qui ne se sente pas plus ou moins troublé, quelque sophisme qu'il se récite à lui-même, quand il a accompli ce qu'il croit être le mal ?

Ignorante ou éclairée, intelligente ou obtuse, extravagante ou raisonnable, une conscience parle en nous. Nous pouvons nous faire de notre devoir et de notre droit l'idée la plus fausse, la plus inique, la plus monstrueuse ; mais il n'y a pas un être humain, civilisé, barbare ou sauvage, qui n'ait, à un degré quelconque, la notion de quelque chose qui est bien, et qu'il doit faire, de quelque chose qui est mal, et dont il doit s'abstenir.

Cette notion constitue l'être moral. Cette notion sort de la conscience. La conscience est la conséquence, le corollaire, le témoignage irrécusable, la preuve évidente de la liberté.

Satisfaction ou regret, l'impression morale que nous laisse un acte accompli, prouve que notre libre volonté a présidé à l'accomplissement de cet acte. Si nous n'étions pas maîtres de nos actions, elles ne nous laisseraient ni contentement, ni remords. Elles nous en laissent d'autant plus que nous sommes libres, — car nous ne le sommes pas tous également ; — mais, du moment, et par cela seul que nous nous jugeons, c'est que nous constatons en nous-mêmes une certaine somme de libre arbitre.

L'erreur même est une affirmation de la liberté. L'être purement instinctif ne se trompe pas dans sa route uniforme et bornée. L'infailibilité réside aux deux extrémités de la vie, dans la fatalité qui est en bas, et dans la liberté absolue que nous rêvons au sommet.

La liberté est la faculté caractéristique de l'homme. D'où qu'il vienne, de quelque façon qu'il soit formé, cette faculté l'a posé dans la vie morale, qui n'est pas seulement supérieure à la vie instinctive des animaux, mais qui est une tout autre vie, la vie de l'esprit, la vie de la partie vraiment divine et éternelle de notre

être. C'est la liberté qui constitue la vie morale ; si elle n'était pas, il n'y aurait ni mal, ni bien.

La liberté, c'est le pouvoir de se modifier, de se transformer, de se créer soi-même, d'avancer dans la route du bien. Par la route du bien nous montons vers ce type de perfection absolue, que nous appelons Dieu, et qui est le bien suprême. Une autre faculté précieuse qui, elle aussi, est spécialement humaine, l'idéal éclaire la route.

La vie morale progresse par ces deux forces, l'idéal et la liberté. Ces forces, l'homme ne les crée pas, il les a reçues. Comment sont-elles venues ? Les mystères de la création nous échappent. Il ne les crée pas, mais il les développe ; et, comme toutes les forces vivantes, par sa volonté qu'il développe aussi, il les fortifie, et les fait progresser en les exerçant.

L'homme doit progresser ; c'est la raison d'être et le but de sa vie. L'ordre moral, lui aussi, a ses lois nécessaires. La grande loi de la vie morale, c'est le progrès. C'est, du reste, la loi générale de l'universelle existence : la création est une progression continue.

La découverte de cette loi est la principale conquête de l'esprit moderne. C'est la lumière faite dans la science et dans l'histoire. C'est le point de départ d'une nouvelle genèse, d'une nouvelle philosophie, d'une nouvelle religion.

A partir du moment où les premiers êtres ont apparu à la surface de notre terre, la vie a monté en se développant ; d'espèce en espèce, les organes se sont perfectionnés, les puissances se sont étendues. La science, encore réduite aux hypothèses sur la question du procédé de formation des êtres et des races, constate sûrement, et, depuis longtemps déjà est unanime à affirmer l'évolution progressive de la vie.

Cette évolution progressive n'est pas autre chose que le dégagement de la liberté. Dans ces organismes de plus en plus parfaits, la vie physique s'arrache de plus en plus aux étreintes de la matière inerte ; elle étend, elle raffine, elle puissancialise ses moyens de locomotion et d'activité.

L'instinct aveugle, mécanique, absolument fatal des premiers êtres devient peu à peu réfléchi, calculateur, volontaire. C'est bien toujours l'impulsion impérieuse, invincible du besoin qui dirige l'animal ; mais, dans le choix des moyens, dans la combinaison des efforts, l'intelligence, la volonté apparaissent déjà. Il est libre de bondir ou de ramper, de brusquer l'attaque ou d'attendre.

La liberté physique, l'expansion des instincts est donc proportionnelle aux organismes, comme, plus tard, dans la vie supérieure, dans la vie humaine, la liberté morale, l'expansion de la conscience sera proportionnelle aux facultés de l'esprit.

Economie de ressorts, unité de mouvement sont, dans tous les ordres et dans tous les règnes, les procédés simples et puissants de la vie. La même loi qui préside aux évolutions organiques, régit le développement moral ; et cette loi, nous le répétons, c'est le dégagement progressif de la liberté ; c'est la constitution de plus en plus complète de l'être dans sa spontanéité, dans sa volonté, dans sa conscience.

Cette loi, qui est une, n'implique-t-elle pas que l'être est un ? Ne serait-on pas fondé à croire que cette vie qui monte, par le même procédé, des bas-fonds de la substance inorganique, jusqu'aux sommets les plus élevés de la conscience, est une seule et même vie ?

Avant d'arriver au point où nous sommes, avons-nous franchi les étapes du monde inférieur ? Cet être qui se sent et qui se sait, cette identité, cette autonomie qui se constate elle-même, cette conscience qui s'interroge et qui se répond, cette intelligence qui se sent à la fois limitée et infinie, qui s'indigne de ses entraves, s'élance pour retomber, et retombe pour s'élancer encore vers le vrai, le juste, le beau, le grand absolu qui l'attirent, cette âme enfin arrivée à la connaissance, à la liberté, à la possession d'elle-même, a-t-elle développé lentement, dans la longue suite des siècles, depuis l'origine de la vie planétaire, les forces, les facultés qui dormaient en elle, et dont toute vie individuelle est pourvue ? Chaque atome animé recèle-t-il en lui tout l'être ; chaque partie infinitésimale contient-elle en puissance les propriétés du tout ; chaque germe s'éveillant à son heure, au premier échelon de la vie, est-il appelé à réaliser l'homme, et l'homme à réaliser Dieu ?

Cette conception si vaste et si simple à la fois satisferait complètement notre soif de justice. Mais laissons ces grandes hypothèses, bien qu'elles ne soient pas étrangères à notre sujet, et revenons au point spécial qui nous occupe !

* * *

L'homme est libre, avons-nous dit. Hâtons-nous de le répéter, la liberté a des degrés divers ; tous les hommes ne sont pas également libres.

Le mot liberté s'entend de deux manières. Il signifie une propriété de l'être, et un état. L'homme, espèce ou individu, n'est pas plus libre au début de sa vie, qu'il n'est intelligent et raisonnable en naissant. La liberté dort en lui, comme les autres facultés de son être. Elle ne se dégage que peu à peu, à mesure que s'éveillent et grandissent le discernement, la réflexion, les sentiments du cœur et les puissances de l'esprit. Elle croît en proportion de ce développement intellectuel et moral auquel l'éducation vient en aide ; et, comme les forces de l'âme et les conditions de la vie ne sont pas les mêmes chez tous, la liberté aussi a des degrés divers.

Ici se dresse un problème formidable : la question de justice.

On comprend que la responsabilité de l'être se mesure sur la somme de liberté qui a présidé à ses actes, et que, là où les lumières de la conscience font défaut, la culpabilité n'existe pas devant l'équité absolue. Par l'introduction des circonstances atténuantes dans les procédures criminelles, la justice humaine, moins barbare que le dogme religieux qui damne indistinctement tous les coupables, a reconnu implicitement les nuances de la responsabilité.

Mais pourquoi cette disproportion dans les facultés, dans les aptitudes, dans les forces ? Pourquoi à ceux-ci l'intelligence, le cœur, la libre disposition d'eux-mêmes, les grandes jouissances de l'âme et de l'esprit ; à ceux-là les appétits grossiers, l'égoïsme farouche, les horizons bornés des besoins de la chair ?

Nous admettons que la variété infinie soit nécessaire pour manifester toutes les puissances de l'Être, pour réaliser tous les types possibles, pour dramatiser la vie passionnelle, faire naître toutes les luttes où l'âme s'exerce et se trempe, et produire le jeu complet des harmonies morales avec leurs accords et leurs dissonances, leurs lumières et leurs ombres.

Mais, dans le grand mouvement nécessaire aux évolutions de l'existence, les individualités ne sont donc rien ? Semées au hasard, comme le grain qui germe ou qui avorte, épis plantureux ou pousses étiolées, elles viennent donc, comme on dit, à la grâce de Dieu ; et cette grâce, fantasque et aveugle, distribue comme il lui plaît ses faveurs et ses rudesses, sans raison, sans justice, sans pitié !

Aux uns le génie, aux autres l'idiotisme. Là, les sentiments exquis, les perceptions raffinées, les nobles émotions, les grandes pensées, les hautes vues ; ici l'abrutissement, les basses passions, les sordides calculs, les jouissances brutales, la vie de la bête !.....

Ah ! Laissez-moi reprendre ma large hypothèse ! Laissez-moi croire, laissez-moi dire que ces inégalités monstrueuses ne sont pas décrétées par une loi implacable ; laissez-moi admettre que la grande nature est assez riche pour ne pas sacrifier la partie au tout, l'individu à l'espèce, l'espèce à l'universel, et pour concilier les besoins de la manifestation infinie et les innombrables aspects de la vie morale avec la justice due à chaque être.

Si nous ne voyons pas tout d'abord le fonctionnement de cette justice, si les iniquités apparentes de la vie nous révoltent ou nous consternent, cela ne vient-il pas de ce que notre vue, bornée dans le temps comme elle l'est dans l'espace, n'apercevant ni le passé, ni l'avenir, est inhabile à apprécier des faits dont les causes et la fin lui échappent ?

De telles différences, de telles lacunes, de telles disproportions dans les facultés, dans les conditions, dans les destinées actuelles, ne nous fournissent-elles pas au contraire ces preuves d'une destinée future, que nous cherchions vainement au dehors, et qui sont en nous, dans notre logique, dans notre raison ? Que peuvent indiquer ces formidables injustices, sinon la perpétuité de notre être ?

Oui, si la vie est autre chose qu'un pêle-mêle sans but, un chaos informe, une inextricable et insipide confusion, un avenir inconnu doit recéler dans ses profondeurs la réparation qui nous est due, la justice que nous cherchons vainement autour de nous ; comme aussi, dans les profondeurs du passé, est sans doute caché le secret des inégalités qui nous désespèrent...

* * *

La liberté morale se dégage, avons-nous dit, à mesure que les facultés intellectuelles grandissent.

De quoi se dégage-t-elle ? Quelles sont les entraves contre lesquelles elle doit lutter, et dont le degré de puissance constitue le degré de liberté de chaque être ?

Les philosophies, les religions, les morales officielles qui, jusqu'à nos temps modernes, par leurs dogmes et par leurs codes, ont régenté les Sociétés humaines, n'ont pas tenu compte des différences d'intensité de ces forces aveugles, premiers moteurs de nos actes, et que la raison parvient si difficilement à discipliner. Théologiens et législateurs, dans leurs conceptions abstraites, ont regardé comme un fait acquis, comme un état de l'homme, le même

chez tous, cette faculté du libre-arbitre qu'ils constataient dans l'âme humaine, et, en décrétant pour tous, dans la vie et dans la mort, une responsabilité entière, ont fait éclore ces doctrines de réaction, non moins fausses et plus funestes, qui, ne comptant que les entraves apportées à la liberté par l'entraînement des instincts, proclament la fatalité souveraine, et nient toute responsabilité.

La doctrine du progrès satisfait dans leurs revendications légitimes ces deux absolus contradictoires. Elle tient compte des forces aveugles qui oppriment la liberté morale, et mesure la responsabilité sur l'élévation de la conscience et la puissance de la volonté.

L'homme plonge par sa racine dans le monde inférieur, que la fatalité gouverne. C'est de cette fatalité qu'il doit sortir pour entrer dans la vie morale, qui est la vraie vie humaine.

La plus grande lutte de la vie est celle qui se livre dans l'intimité de l'être, entre ces deux forces hostiles : fatalité et liberté.

Avant que l'homme apparaisse, la fatalité est le code unique de l'existence. Tous les êtres relèvent d'elle et lui obéissent aveuglément. Elle emploie pour les régir un procédé qui échappe ordinairement aux puissances souveraines : c'est par l'attrait qu'elle les conduit à l'accomplissement de leurs destinées. Mais ces attractions qui ont pour but la conservation, la propagation et sans doute aussi la progression des espèces, ne sollicitent l'être qu'à rechercher sa satisfaction exclusive. La fatalité procède par l'égoïsme. Voyez l'animal, voyez l'enfant, voyez l'homme grossier chez qui l'instinct domine, l'égoïsme naïf, cruel, absolu est leur seule loi.

— Cet âge est sans pitié, a-t-on dit de l'enfance !

Sans pitié, en effet, comme l'animal ; et l'homme élémentaire, l'homme des races inférieures, des races enfantines est sans pitié aussi.

Quand la pitié vient, la vie morale commence. L'âme a brisé sa carapace d'égoïsme. La fatalité est rompue.

Rompue, mais non vaincue, mais non soumise. Combien de siècles faudra-t-il, combien de générations se succéderont, combien de races se superposeront les unes aux autres, avant que les impulsions purement personnelles de la nature primitive aient abdiqué leur domination originelle, et laissé l'être libre de diriger sa vie selon les lois de la justice, de la conscience et de la raison.

Il faut pour cela d'abord que la raison soit mûrie et la cons-

science éclairée. L'homme ne peut se dégager des étreintes de la vie inférieure, tant que son idéal ne s'élève pas au-dessus des convoitises égoïstes, tant qu'il n'a pas perçu les harmonies morales qui sont le milieu véritable et réel de l'âme, la patrie qu'elle doit créer et dans laquelle elle doit vivre, en étendant toujours les bornes de son domaine et en s'élargissant avec lui.

* * *

Ainsi la personnalité consciente, l'âme humaine, simple virtualité au début, encore régie par les attractions de l'animalité, se dégage peu à peu de l'empire exclusif des passions inférieures, à mesure que ses facultés se développent et que ses horizons s'élargissent.

A côté et au-dessus des besoins, des désirs, des passions purement égoïstes, d'autres besoins, d'autres désirs, d'autres sentiments, d'autres passions s'éveillent.

L'homme s'aperçoit bientôt qu'il ne peut se passer de l'homme ; que, seul, il est impuissant et désarmé contre les forces aveugles qui l'entourent et le menacent : que toute sa force, à lui, réside dans son cerveau, et que la nature, en lui refusant les armes, le vêtement, la sûreté d'instinct et les sens infaillibles qu'elle a donnés aux autres êtres, a voulu le contraindre à rechercher ses semblables, et à vivre avec eux d'une même vie, dans une communauté de combinaisons et d'efforts.

La nécessité intervient donc à l'origine de l'existence humaine, pour forcer les consciences naissantes à créer les rapports sociaux qui déterminent la vie morale.

De ces rapports vont naître la notion du devoir et du droit, la sympathie, la pitié, la justice.

L'Être sort de lui-même, et entre forcément dans la vie des autres.

La violence, la fraude, l'iniquité enfantent la compassion, le dévouement, l'indignation noble et légitime. Les excès du mal produisent l'idéal du bien. Chez ceux mêmes qu'entraîne la force des passions brutales, l'humanité se révèle par ce trouble intérieur, par ce secret mécontentement de soi qui suit toute violation de la loi morale, et qu'on sent grandir au fond de son être, alors même que la conscience n'est pas assez développée pour éclairer le remords.

Lutte de l'homme avec l'homme et de l'homme avec lui-même, la

bataille de la vie a commencé. La conscience a entrevu sa destinée qui est le bien suprême, et vers cette destinée tout la pousse, même le mal qu'elle commet.

Tous appelés, tous élus. La loi du progrès nous entraîne ; les sommets de la vie nous attirent. Nous sommes bien, dans une certaine mesure, maîtres de notre temps et de notre route ; nous pouvons résister, nous pouvons fuir, nous pouvons prendre les sentiers perdus ou nous coucher sur le bord du chemin ; mais nous avons en nous l'aiguillon qui nous ramène : la souffrance nous avertit bientôt que nous dévions de notre destinée, et nous remet sur la voie.

Jusqu'à quel point est engagée notre responsabilité dans nos résistances à la loi divine ? C'est, nous le répétons, l'état de notre conscience qui en décide, c'est-à dire le degré de liberté que nous avons atteint.

L'enfant aussi résiste à la voix de sa mère qui l'appelle. Lui aussi, pour suivre les entraînements irréfléchis de ses instincts, de ses désirs, de ses caprices, essaie des résistances insensées contre la douce providence qui guide ses premiers pas.

Pour lui aussi la responsabilité se mesure sur la lueur de raison qui éclaire son âme naissante, et la sagesse maternelle le laisse expérimenter les déceptions et les souffrances, comprenant que les meilleurs enseignements sont ceux qu'on reçoit directement de la vie, et que le jeune être sera d'autant plus sûr, plus fier et plus heureux de ses progrès, qu'il les devra à ses propres découvertes et à son propre vouloir.

Ce que la mère intelligente fait pour l'enfant, la providence universelle le fait pour l'espèce. Notre liberté se meut dans le cercle tracé par la loi souveraine ; mais ce cercle est assez large pour laisser franc jeu aux mouvements de notre conscience, et nous permettre le légitime orgueil et le suprême bonheur de devoir chacun de nos progrès vers le bien, chaque pas de notre élévation dans la vie, à l'énergie de notre volonté et aux mérites de nos efforts.

Eugène Nus.

LA VIE

L'ÂME IMMORTELLE

Voilà bien la vie comme la science la représente. Partie des degrés les plus bas et des combinaisons les plus rudimentaires, nous la voyons sur la terre s'élever pas à pas, en des associations de plus en plus riches de qualités et se manifester en des formes de plus en plus parfaites, pour venir se résumer dans l'espèce humaine, couronnement de la création terrestre, où l'être après avoir été soumis, durant de longs siècles, à toutes les fatalités de la matière, conquiert enfin la liberté morale et s'affirme dans une raison consciente qui se connaît, se possède, se sent responsable de ses actes et accepte fièrement cette responsabilité.

Arrivé à ce point de son développement, l'Être n'est plus inféodé à la planète et n'appartient pas uniquement à la nature terrestre ; il est citoyen du monde ; il se sent uni par l'esprit à tout ce qui est, fut ou sera ; il comprend l'harmonie des choses, et sa raison, quoique bornée et relative, communique sciemment avec la raison infinie, éternelle de l'Univers vivant.

Tel est l'homme, lorsqu'il a conquis sa liberté morale et créé sa conscience.

Eh bien, est-ce tout ? Le but est-il atteint ? La création est-elle accomplie parce que l'homme s'est dégagé des étreintes de la fatalité primitive et qu'il sait distinguer le bien du mal ?

L'Être a-t-il donc fini sa tâche ? Et lorsque l'âme humaine a conquis, à force de temps et d'efforts, de luttes et de souffrances, les instruments de tous ses progrès, les organes de toutes ses améliorations, les moyens de tous ses agrandissements, doit-elle s'arrêter dans sa marche et renoncer à poursuivre jusqu'au bout ses grandes destinées ?

Oubliera-t-elle que pour être partie du plus petit des germes, elle n'en est pas moins d'origine divine et qu'elle a droit à la divinité ?

Ce qu'elle a fait n'est rien auprès de ce qui lui reste à faire et ce qu'elle possède n'est rien auprès de ce qu'elle possèdera un jour. Il s'agit pour elle de marcher sans cesse vers le mieux et de monter toujours vers la lumière, toujours et sans cesse, jusqu'à ce

qu'elle ait réalisé cet idéal de perfection, ce bien suprême, qui n'est autre que l'Etat divin et la vie dans sa plénitude !

Mais pour obtenir ce résultat et réaliser ainsi sa destinée, que de peine et de travail et combien de temps ne faudra-t-il pas à l'âme humaine ! Ce n'est pas dans le court passage d'une vie terrestre qu'elle peut faire de grands progrès. Songez à ce qu'il a fallu de siècles accumulés sur des siècles pour amener l'espèce humaine du degré immédiatement supérieur aux races simiennes à l'homme civilisé que nous sommes aujourd'hui, et songez aussi à ce qu'il nous faudra de temps encore pour dépouiller la bête qui est en chacun de nous et y faire surgir l'homme vraiment social, celui qui ne veut rien pour lui qu'il ne veuille pour ses associés, et combien il en faudra ensuite pour passer de la solidarité sociale à la solidarité humaine, et de là à cette solidarité universelle, qui nous montre l'être arrivé à se sentir vivre dans tout ce qui est, aimant tout ce qui est à l'égal de soi-même et aidant les autres à monter vers cette perfection, vers cette plénitude de vie qu'il a lui-même atteinte. Car l'âme ne se reposera jamais dans une vaine contemplation et une stérile béatitude. Non certes, l'âme n'a pas le droit de se reposer, quand d'autres âmes peinent, travaillent et souffrent. Point de terme à l'activité de l'Être ! La création étant éternelle, il y aura toujours des créatures occupées à parcourir les phases innombrables de l'incessant devenir, et ces créatures auront toujours besoin d'être aimées, aidées, secourues, attirées vers la lumière par les êtres plus avancés qu'elles sur l'échelle du progrès, et ce sera le vrai bonheur et la sublime récompense de l'âme arrivée à l'état parfait de travailler pour les autres et de les aimer d'autant plus qu'ils seront plus faibles, plus malheureux, moins méritants peut-être et ayant par cela même plus besoin d'aide, de sollicitude et de fraternel amour !

Donc pour que le but de la vie soit atteint et que la destinée de chacun de nous s'accomplisse, il nous faut des vies futures ajoutées à la vie actuelle ; il nous faut la vie toujours renaissante ; il nous faut l'immortalité !

Mais cette immortalité, homme, c'est à toi de la conquérir. Progressif et conscient, tu portes en toi la loi de ton être ; il t'appartient de la méconnaître ou de l'accomplir. Tu ne peux être immortalisé que par toi-même. Ton sauveur, ton rédempteur, c'est ta libre raison communiant avec la Raison éternelle. Que ce soit là ta

foi et ton espérance et ta volonté ! Marche à sa lumière dans la voie du bien et du juste, marche dans l'harmonie des choses, en acquérant toujours plus de vertu, plus de savoir, plus de puissance ; marche en t'améliorant, te perfectionnant sans cesse par le travail, la patience, la douceur, le courage, le dévoûment ; marche à travers la douleur ou la joie, à travers les chutes et les relèvements ; mais marche en avant au milieu des clartés d'une raison toujours grandissante, et sois bien assuré que tu portes en toi ton immortalité et que tu as à créer ta divinité future.

Ch. FAUVETY.

LA PHYSIQUE MODERNE ET LA PSYCHOLOGIE.

Suite, voir le Bulletin d'Avril 1882.

La doctrine moderne de l'indestructibilité de la force, nous apprend qu'aucune force ne peut être anéantie, et que, par cette raison, la somme des forces dans l'univers ne peut diminuer, quoique la somme des mouvements puisse subir une diminution. Qu'est-ce qui nous empêche d'appliquer cette notion de l'indestructibilité de la force aux forces spirituelles ?

Leurs manifestations et leurs mouvements pourraient être suspendus, sans que pourtant elles fussent anéanties dans leur essence.

Il pourrait en être dans la nature spirituelle comme dans le monde physique où les forces en tension peuvent se détendre et manifester une activité nouvelle. Mais, que dis-je ? nous en avons la preuve expérimentale ! Pendant le sommeil ou pendant une défaillance profonde alors que l'organisme ne communique plus à l'âme aucune excitation et que celle-ci par conséquent ne peut exercer aucune réaction, la force psychique nous semble enchaînée, mais aussitôt que l'organisme s'est reposé et restauré, cette force emprisonnée redevient libre, et l'âme se manifeste à l'extérieur par l'organisme et par son action réciproque avec celui-ci. Or ce qu'il y a de remarquable dans ce retour de l'activité psychique, c'est qu'elle se réveille avec ses acquisitions antérieures, avec ce qu'elle a appris, avec les instincts et les inclinations qu'elle possédait autrefois.

Si dans le domaine du monde matériel, les mouvements passent de corps en corps, de sorte que tout corps rend l'impulsion communiquée et l'action éveillée en lui, la caractéristique de l'activité psychique est, au contraire, de croître et de se fortifier en conservant en elle-même les impressions reçues et en emmagasinant la force active qui les a produites. — Aussi, s'il existe une nature indestructible quelconque, c'est certes l'âme, puisque bien loin de s'é-

couler à l'extérieur, elle développe et accroît au contraire l'énergie de sa vie par son activité à l'extérieur. D'illustres savants, de profonds penseurs ont soutenu hautement cette doctrine à notre époque et dans les siècles passés.

Or l'âme retient bien les impressions du monde extérieur, mais elle ne supprime pas le mouvement qui les fait naître ; celui-ci passe à travers l'organisme et se continue dans le monde extérieur. De même, mais en sens opposé, les actes volontaires de l'âme au moyen desquels elle détermine son mode d'action sur l'organisme ne donnent naissance à aucune force physique.

M. Mayer l'illustre auteur de la théorie mécanique de la chaleur nous dit à ce propos : Les mouvements du bateau à vapeur obéissent à la volonté du pilote et du machiniste. L'influence spirituelle sans laquelle le bateau ne peut se mettre en marche sans se briser au premier écueil ; cette influence, dis-je, dirige, mais ne meut pas ; pour la continuation du mouvement il faut des forces physiques, du charbon de terre, etc., et, sans celles-ci, le bateau reste immobile, malgré la plus forte volonté de ses conducteurs. Donc, c'est un fait que l'esprit reçoit et conserve en lui-même les impressions du monde physique sans diminuer la somme de leurs mouvements et qu'il exerce une direction sur les forces de ce même monde. L'esprit est actif et laborieux sans apporter par son activité et ses labeurs un changement dans la somme donnée des forces physiques. Et puisque les lois les mieux connues de la science moderne établissent que la somme des forces dans la nature matérielle n'augmente pas, nous ne comprendrions pas pourquoi les âmes ou esprits déjà existants, seraient toujours anéantis à la mort et remplacés par de nouvelles âmes créées postérieurement. L'élévation progressive de l'intelligence à travers le cours de l'histoire est un fait patent et indéniable ; elle a pu donc avoir lieu sans que les forces matérielles dans le monde aient augmenté. — Or ce fait serait impossible, si l'activité intellectuelle tombait dans la sphère des forces matérielles et ne formait pas un monde spécial, *sui generis* et en soi. L'esprit, il est vrai, ne crée aucune force nouvelle matérielle ; il agit avec celles qui existent déjà ; mais ce qu'il élabore et engendre en lui-même n'est pas un produit de la force matérielle, mais de sa propre nature. Les résultats actuels des sciences exactes nous enseignent que les forces matérielles réalisent un immense mécanisme dans leurs actions réciproques, mais la psychologie nous enseigne d'une manière non moins certaine, que, dans ce mécanisme, les *forces directrices* ne sont pas matérielles.

D^r R. THURMAN.

Le Gérant : H. JOLY.

Cle:mont (Oise.) — Imp. A. PAIX. — Maison spéciale pour Journaux et Revues.